

Je suis née en Tunisie où j'ai grandi au gré des pérégrinations familiales, puis en France où j'ai fini par poser mes pas. Mon oeuvre d'auteur et de plasticienne est irriguée de cette longue transhumance. D'une langue l'autre, j'explore différentes approches par un jeu de résonances poético-picturales. Des miniatures peintes sur feuilles séchées, aux graphismes labyrinthiques, tout est affaire d'errances et de cheminement où mots et traces font inévitablement image pour dire le langage des corps et leur tangage. D'énigmatiques portraits surgissent des feuilles et se glissent dans des méandres passémentés de mots. S'y croisent poésies simultanément posées, énigmes et aphorismes, chants anciens, contes ancestraux, parfois de toutes pièces inventés, à la croisée de deux mondes et entre de deux rives. Un enchevêtrement de sens et de sonorités qui nous regardent comme seuls savent les miroirs.

Itticem Mostfa-Louis-Thérèse

Renseignements : 03.22.82.72.05 | info.culture@u-picardie.fr

Labiles Labyrinthes d'Itticem Mostfa-Louis-Thérèse



Exposition-lecture

Au Logis du Roy le 19 mai 2016 à partir de 17h30

Organisée par le Service des Affaires Culturelles de l'UNSP, dans le cadre du colloque international "Langues choisies, langues sauvées : poétiques de la résistance" (BERCLL)



A fleur de labyrinthes

« Je suis venue aux labyrinthes au hasard d'une migration, et n'en suis jamais revenue. C'était l'avant-saison des dernières « Invitations d'artistes ». Fortuitement, me vint le premier, celui de toutes les tentations migratoires. D'une alvéole surgit le personnage germinal, une passeuse, simultanément escortée d'un conte poétique gémellaire qui s'invita et s'inventa au fil du jaillissement des figures flottantes, pas à pas et dans les deux langues, les trois : la tunisienne, la française et la picturale. La maternelle, la coulante et la vivifiante, tous désordres permis. Et les trois s'entrelacèrent, s'épousèrent et se ramifièrent. Toutes structures, écritures et vêtues firent labyrinthe à la faveur des mots qui s'entrecroisent, toutes chevelures tavelées, et des chemins qui tournoient au bout des doigts. Alignement des signes. Les habitants du labyrinthe se mirent alors à tisser les mots qui à leur tour les rebrodèrent.

Ariane, Dédale et Alice la bien cachée, subrepticement se glissent, des histoires pleines les poches. Bien des choses à se dire et à se taire. Un jardin où figures et écritures s'entremêlent à s'en donner le tournoi. Images et fables s'enroulent et se déroulent, jusque dans les moindres fibres, un frémissement où s'entre-vêtent mots et couleurs. Ces deux-là savent faire beaucoup d'enfants qui portent pour nom Facéties.

Nommer les choses et qu'elles se mettent à exister, puis les dessiner pour mieux les effacer, de bruisantes couleurs les baigner, et vice versa. S'en aller, pour la grande tentation des doigts aveuglés. Ce fut le temps des amours tangentes. Par effraction.

Mais avant ?

Les nidifications enfantines, la douceur des commencements et leurs exquises douleurs, sans renoncement aucun. Toutes fenêtres pariétales à pousser. Arbre de vie, circonvolutions cérébrales, première épine dorsale, lectures digitales, premières coulures, échappées costales. Le livre au fil des heures, le piège à mirages, la chasse à l'image : les yeux dans les yeux sans jamais ciller. Entrez, sortez, tournez-vous : prenez garde à ne pas vous heurter. Un pas de côté, un son en avant, un saut en arrière pour que dansent les alvéoles. « Ça suffit les enfants, en avant maintenant ! ».

Va, va pour ne pas vaciller.

Les flux et reflux se refusent à dire, mais de loin en loin les yeux se touchent. Nos enfances à double tour enfermées : nos enfants à double fond prennent subitement la poudre d'escampette pour renommer le monde avant qu'il ne nous oublie sur un banc déchaussé. Et les souvenirs se faufilent en sourdine, comme seuls savent les enfants. Et des ailes nous poussent là où nous ne les attendions plus, pour déjouer les labyrinthes, rejouer la vie à l'ombre des amandiers et des figuiers oubliés. Comme être vivant pour la première fois, en mieux, au fil des lignes débridées.

Les labyrinthes à venir ? Le temps de l'intériorité jusqu'à se retourner comme un gant.

Le temps d'avant.

Erratiques, initiatiques, tactiles par aveuglement, indociles et versatiles : dans tous les sens lisibles tels un texte qui ne dit mot mais de suite se livre. Figures échevelées où s'égrener pour mieux se rassembler, à cloche-pied. La grande enfance insoupçonnée de la pensée, la grande geste serpentine qui nous perd et nous arrime tout à tour, et l'on se perd à chercher ce que jamais personne ne nous prendrait. Ultime malice des labyrinthes.

Arianalicedédaleetmoi jamais ne se décalent. Alice, encore Alice embusquée, enquirlandée de toutes les fables nourricières de ses multiples enfances. Derniers émois. Premiers frémissements. Et les cabrioles de nos enfances font rire et fleurir les labyrinthes. Les premiers, les tout premiers, s'épanouissent au ras des paumes, avant même les tâtonnements. Le long des lignes, la vie mitoyenne s'évanouit. Les pensées se torsadent, se filent et se défilent à flanc de labyrinthe.

Sous les pavés gémissent les pas, surpris par tant de sursis. Ainsi dérivent les instants somnolents. Le labyrinthe en resta bouche bée.

Enfances, constructions intérieures, toujours à l'affût des labyrinthes. »

*Nbiccem Mostfa Louis-Thérèse
printemps-automne 2015*